

JOHN FORD

**Domage
qu'elle soit une putain**

Traduit de l'anglais et adapté par
Marion Bernède & Yves Beaunesne

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
'tis pity she's a whore

© 2006, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-151-4

Couverture :
Botticelli, *Le Printemps* (détail), 1478-1482
Galerie des Offices, Florence

Cette pièce a été créée le 25 janvier 2006 au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines dans une mise en scène de Yves Beaunesne, avec dans le rôle de :

ANNABELLA : Marion Bottollier
GIOVANNI : Laurent Poitrenaux
SORANZO : Philippe Demarle
PUTANA : Claire Wauthion
VASQUÈS : Jean-Claude Frissung
LE FRÈRE BONAVENTURE : Matthieu Delmonté
FLORIO : Henri Monin
HIPPOLITA : Hélène Cattin

Assistants mise en scène : A. Debiesse et É. Bertholet
Scénographie : D. Caille-Perret
Assistant scénographie : T. Fack
Costumes : P. Cauchetier
Lumières : J.-P. Pracht
Création son : C. Séchet
Direction musicale : C. Kerger
Chorégraphie : P. Saire
Création coiffures et maquillages : C. Saint-Sever

Coproduction : Compagnie de La Chose Incertaine – Yves Beaunesne / Le Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines / Le Théâtre de la Place de Liège (Belgique) / La Comédie de Genève (Suisse) / Le Théâtre National de la Criée de Marseille / Le Trident – Scène Nationale de Cherbourg-Octeville / Le Théâtre National du Luxembourg.
Avec la participation du Centre des Arts Scéniques de Belgique et du Jeune Théâtre National et le soutien du département du Val-de-Marne, de la DRAC Île-de-France et du Théâtre de la Commune – Centre Dramatique National d'Aubervilliers.

UN CRISTAL NOIR

Pourquoi offre-t-on des rhododendrons ? On offre des roses par amour, des bleuets par délicatesse, des marguerites par fidélité, des fuchsias par gentillesse, des giroflées par compassion, des violettes par candeur, des dahlias par reconnaissance et du houblon par dérision, pour dénoncer la méchanceté. Mais pourquoi offre-t-on des rhododendrons ?

Le disparate est dans la nature de Ford ; ses pensées sont sans domicile fixe, il fait de la philosophie sur les choses du sexe, l'hémoglobine, les Enfers, les rongeurs, les alcôves, les gastéropodes. Le dragon, son contemporain, lui a glissé qu'il ne fallait pas regarder les choses ordinaires d'un regard ordinaire, avec des sentiments et des pensées ordinaires, que les phrases peuvent agir comme des formules magiques, qu'il faut savoir mélanger christianisme et whisky, que seuls les instincts donnent la force. Tout se fond et se confond pour accoucher d'une chimère épicée mais gustative. Car ce n'est pas là un auteur à écrire sur le lait des oiseaux, la délicate étreinte de la beauté angélique, les grappes de rosée, la cascade des gazelles, les lourdes mamelles des femelles. Ils ne savent pas écrire avec un pinceau de cristal, ces Élisabéthains : pour eux, l'écriture est une protestation, pas une parade.

Ford part de l'idée qu'il faut penser la famille en termes politiques, car elle est le lieu premier et dernier des affrontements, et c'est là que les dominations, aux jours de misère, sont les plus violentes dans la lutte pour l'affection. Ici, une famille sans autre mère qu'une nourrice aveugle, et sans autre père qu'un père qui a peur d'avoir peur, maléfique à force d'entêtement. En face, un moine au bord de la rupture de ban. Puis le frère, Giovanni, et la sœur, Annabella.

Ford est quelqu'un qui a toujours eu la mer dans sa vie et qui n'a pas peur de se casser les yeux sur les récifs de l'amour. Ford sait extraire un charme de la maladie de Giovanni, car il décrit là la combustion d'un être tout entier dans son effort incessant pour entretenir une température élevée de sa vie. Tout contre lui, Annabella, malade d'un désir qui l'enverrait aujourd'hui à l'asile. Ils sont tous deux prêts aux choix les plus risqués avec la conscience que cela peut les mener à un destin fatal. Car il n'y a pas de pièce où la chair soit plus terrible, où les reptations soient plus animales. Mais c'est la violence du monde dans lequel ils vivent qui les amène à choisir un chemin extrême de libération, un chemin qui cache une sentimentalité religieuse inversée et invertie : celui d'une messe noire où seul l'amour incestueux vaut d'être vécu.

Chez Ford, il n'y a que des anges et des démons unis les uns aux autres par leurs contradictions. L'auteur n'a pas peur de lâcher ce qui pourrait détruire les liens sociaux et familiaux en fourbissant les armes de ces jeunes gens, les armes de la subversion. Quitte à virer au cynisme, ce romantisme des temps élisabéthains, quitte à ne servir que des causes désespérées, pour la

noblesse de l'échec. Mais un borborygme qui engendre une telle tragédie ne peut être dédouané. Et le malheur passé ne protège pas du malheur à venir.

Pourvu qu'il y ait, dans la plus petite silhouette, une once d'humanité, cela me suffit. Je préfère un être qui aime trop à celui qui finit par ne plus aimer assez.

Dans l'adaptation, nous prenons la liberté de faire mijoter la transgression, de réduire l'histoire à ses ingrédients premiers pour faire cuire dans la marmite le sel du désir noir. Le grand casse-tête consiste à l'y faire entrer intact et sans mélange, et à le garder prisonnier le temps de s'en approprier l'essentiel. Toute œuvre est un mouvement lancé à la recherche des proportions de l'éternité. C'est pourquoi le travail sur l'espace – personnage à part entière – et le mouvement des corps seront premiers : les images doivent parler au cœur et aux yeux. Il s'agira d'aller avec Ford au-delà des frontières, là où il n'y a plus que des desperados et des corps en flagrants délits.

Commençons par ne parler de rien, nous finirons bien par ne pas tout dire. Le monde n'est pas définitivement prévu. Même si d'entrée de jeu, Giovanni dit à sa sœur : « Les théologiens enseignent que ce globe terrestre sera réduit en cendres en une minute. » Nous sommes en 1628...

On offre des rhododendrons parce qu'on aime la vie, tenace, gloutonne et lascive qui continue à fleurir au milieu de la pourriture.

MARION BERNÈDE et YVES BEAUNESNE

PERSONNAGES

LE FRÈRE BONAVENTURE, *moine.*

UN CARDINAL, *nonce du pape.*

SORANZO, *gentilhomme.*

FLORIO, *citoyen de Parme.*

GIOVANNI, *fiis de Florio.*

VASQUÈS, *serviteur de Soranzo.*

ANNABELLA, *fiille de Florio.*

HIPPOLITA, *veuve.*

PUTANA, *gouvernante d'Annabella.*

Scène 1

LE FRÈRE BONAVENTURE. – Cela suffit, j'en ai assez entendu. Sache-le, mon fils, ce ne sont pas des sujets d'école ; les subtilités de la philosophie peuvent tolérer des discours extravagants, mais le Ciel, Lui, ne plaisante pas. Les esprits éclairés qui, dans un excès de zèle, se sont efforcés de prouver qu'il n'y a pas de Dieu, ont d'abord découvert le plus court chemin menant à l'Enfer et ont empli le monde d'un athéisme diabolique. De telles questions sont vaines, mon fils : mieux vaut bénir le soleil que de se demander pourquoi il brille ; et Celui dont tu parles est au-dessus du soleil. Assez ! Je ne veux plus rien entendre.

GIOVANNI. – Mon bon père, devant vous j'ai délesté mon âme, j'ai vidé le magasin de mes pensées et de mon cœur, je me suis appauvri de mes secrets, je n'ai pas gardé un seul mot pour moi ; et voilà tout le réconfort que j'aurai ? N'ai-je pas le droit, comme tous les autres hommes, d'aimer ?

LE FRÈRE BONAVENTURE. – Si, vous pouvez aimer, mon fils.

GIOVANNI. – N'ai-je pas le droit de célébrer cette beauté dont les dieux feraient une déesse s'ils l'avaient parmi eux, et devant qui ils s'agenouilleraient comme je

m'agenouille devant eux ? Ces mots dépourvus de sens, sinon celui que lui donnent les hommes, cette convention inepte de « frère » et de « sœur », devraient-ils faire obstacle à mon bonheur éternel ? Un même père nous a engendrés, un même ventre nous a donné à tous deux la vie et la naissance. Ainsi, nous sommes d'autant plus rivés l'un à l'autre par la nature, par le sang, par la raison, et, ne vous en déplaise, par la religion même, voués à ne faire qu'un : une âme, une chair, un amour, un cœur, un tout. Alors, parce que je suis son frère, mon plaisir serait banni à jamais de son lit ? Non, mon père. Dites-moi, quel remède pourra me soulager dans cette extrémité ?

LE FRÈRE BONAVENTURE. – Le repentir, mon fils, et la souffrance d'avoir péché – car tu as mis Dieu en colère par ton blasphème monstrueux.

GIOVANNI. – Oh, ne parlez pas de cela, cher confesseur.

LE FRÈRE BONAVENTURE. – Es-tu, mon fils, ce miracle de l'esprit qui, il y a juste trois mois, était considéré dans tout Bologne comme un jeune prodige ? L'Université applaudissait ta maîtrise, ton comportement, ton savoir, ton éloquence, ta douceur ! J'étais fier de mon pupille, et j'ai préféré abandonner mes livres plutôt que de me séparer de toi. Mais les fruits de tous mes espoirs se sont perdus en toi, comme tu t'es perdu en toi-même. Ô Giovanni ! As-tu quitté les écoles du savoir pour converser avec la luxure et la mort ? Car la compagne de ta luxure, c'est la mort. Parcours le monde, et tu y verras mille visages plus resplendissants que cette idole que tu adores : quitte-la, et fais ton choix ; le péché sera moins grand.

GIOVANNI. – Il serait plus facile d'arrêter le flux et le reflux de l'océan que de détourner mon désir.

LE FRÈRE BONAVENTURE. – Alors, j'en ai fini, et dans ton obsession je vois déjà ta ruine ; le Ciel est impartial. Écoute pourtant mon conseil.

GIOVANNI. – Comme la voix de la vie.

LE FRÈRE BONAVENTURE. – Hâte-toi vers la maison de ton père, enferme-toi dans ta chambre, puis tombe à genoux et rampe sur le sol. Fais pleurer ton cœur, lave de tes larmes, et, si c'est possible, de tes larmes de sang, chaque mot que tu as prononcé. Supplie le Ciel de purifier la lèpre de luxure qui attaque ton âme, reconnais ce que tu es, un misérable, un ver de terre, un rien ; pleure, soupire, prie trois fois par jour et trois fois chaque nuit. Fais cela pendant sept jours, alors, si tu ne trouves aucun changement dans tes désirs, reviens me voir, je trouverai un autre remède. Prie pour toi chez toi, pendant que je prie pour toi ici – va, ma bénédiction t'accompagne ; nous avons besoin de prier.

GIOVANNI. – Tout cela, je le ferai, pour échapper au fouet de la vengeance ; je ne commettrai pas ce péché. Je le contiendrai ici avant qu'il ne fasse éclater vraiment mon sein. Il se cabre pour sortir ; mais c'est un péché, et, malgré la torture, je le retiendrai ; sinon, je le jure, mon destin sera mon Dieu.

Scène 2

VASQUÈS. – Allons, monsieur, tirez votre épée et battez-vous ; si vous n'êtes qu'un lâche, je vous ferai galoper. Vous voyez ces cheveux gris ? Pas un ne frémira devant un nez en sang. Alors, tu combats ou tu causes ? Pauvre mirage de soldat, je te ferai savoir que mon maître a des serviteurs qui te surpassent en puissance et en courage. Vous n'êtes qu'un menteur, un trouillard et un imbécile. Tu te bats ou quoi ? Battez-vous, mon brave seigneur, ou par la pointe de cette épée, je vous tuerai ! En garde !

Scène 3

FLORIO. – Que signifient ces violentes disputes devant mes portes ? N'avez-vous pas d'autres endroits que ma maison pour décharger le fiel de vos sangs échauffés ? Dois-je être constamment dérangé par un vacarme tel que je ne puis ni manger ni dormir en paix chez moi ? Ce n'est pas bien.

SORANZO. – Avec votre permission, seigneur Florio, je vais vous expliquer : ce gentilhomme, que l'on tient pour un soldat, me dispute l'amour de votre fille ; à ses oreilles, il serine sa demande en lui figurant ma disgrâce, pensant que le meilleur moyen de se mettre en avant est de me dénigrer. C'est pour cette raison que j'ai ordonné à mon valet de corriger sa langue ; un homme aussi vil n'est pas un adversaire digne de moi.

VASQUÈS. – Et si vous n'étiez pas arrivé à ce moment-là, j'aurais tranché la gorge de ce gentilhomme, je lui

aurais coupé la langue comme on fait aux chiens pour les garder de la rage.

FLORIO. – Mon seigneur Soranzo, c'est étrange, pourquoi vous mettez-vous en colère alors que je vous ai donné ma parole : vous avez le cœur de ma fille, est-il besoin de douter de son oreille ? À tous les jeux, les perdants ont droit à la parole.

VASQUÈS. – Pourtant, la vilénie de certains mots, seigneur Florio, rendrait colérique une colombe. Ne blâmez pas mon seigneur pour cela.

FLORIO. – Assez. Je ne voudrais pas, pour tout mon bien, que l'amour de ma fille fût cause d'une seule goutte de sang versé. Vasquès, rengainez, noyons cette querelle dans le vin.

Scène 4

PUTANA. – Que dites-vous de cela, mon enfant ? Les voilà qui menacent, qui s'excitent, qui se querellent, ça se bat de tous côtés, et tout cela pour votre petite personne ; il faudra avoir l'œil, ma belle, sans quoi, bientôt, on vous enlèvera dans votre sommeil.

ANNABELLA. – Nourrice, une telle vie ne me rend pas heureuse, mes pensées sont ailleurs ; laisse-moi, je te prie.

PUTANA. – Vous laisser ? Ah, il ne manquerait plus que ça ; permettez-moi de ne pas vous laisser, ma mignonne, c'est d'amour qu'il s'agit ou je ne m'y connais

pas. D'ailleurs, je ne vous blâme pas, vous avez un choix digne de la première dame d'Italie.

ANNABELLA. – Je t'en prie, tais-toi un peu.

PUTANA. – Voyons voir... Il y a Grimaldi, le soldat, un garçon bien bâti. On dit qu'il est romain et que c'est un neveu du duc de Montferrat ; on dit qu'il a rendu de bons services dans les guerres contre les Milanais, mais, ma foi, ma belle, je ne l'aime pas, ne serait-ce que parce qu'il est soldat : un sur vingt de ces capitaines bagarreurs est affligé de quelque blessure cachée qui l'empêche de la mettre au garde-à-vous. Je l'aime d'autant moins qu'il branle dans le manche ; et bien qu'il pût encore servir s'il n'y avait d'autre homme à se mettre sous la dent, ce n'est pas celui que je choisirais.

ANNABELLA. – Quelle langue de vipère tu es.

PUTANA. – En vraie femme, j'aime bien le seigneur Soranzo. Il est sage, et ce qui est mieux, riche ; et ce qui est encore mieux, bon ; et ce qui est mieux que tout, il est noble : un tel homme, si j'étais moi-même la belle Annabella, je formerais des vœux et je brûlerais des cierges pour l'avoir. En plus, il est beau ; et, ma parole, je le crois sain ; il est généreux, j'en sais quelque chose ; attentionné, cela vous le savez ; et viril, à en croire la réputation que lui a faite Hippolita, la veuve joyeuse, du vivant même de son mari – et n'y aurait-il que ce dernier point, ma chérie : aimez un homme pour ses qualités, mais prenez un mari qui se tient bien quand il est tout nu, un homme bon pour votre lit ; et le seigneur Soranzo est cet homme-là, sur ma vie. Il y a aussi, ma mignonne, cet idiot de Bergetto, ce singe si

élégant dans son habit de soie ! Le seigneur Donado, son oncle – parce qu'il veut changer son neveu en veau d'or – s'imagine que vous allez vous prosterner tout de suite devant lui comme une fille d'Israël ; mais j'espère que je vous ai mieux éduquée. On dit que la marotte d'un bouffon est un beau joujou pour une dame, mais vous, vous êtes bien pourvue, vous n'avez pas à redouter la pénurie de chair. Qu'il aille se faire pendre, l'imbécile !

ANNABELLA. – Mais vois, Putana, vois : quelle incarnation bénie d'une créature céleste paraît là ? Quel homme est-il, celui qui marche sans se soucier de lui-même avec une si triste figure ?

PUTANA. – Où ?

ANNABELLA. – Regarde en bas.

PUTANA. – Oh, mais c'est votre frère, ma chérie !

ANNABELLA. – Ah !

PUTANA. – C'est votre frère.

ANNABELLA. – Ce n'est pas lui, c'est sûr ; c'est une pauvre chose affligée, pénétrée de chagrin, un fantôme d'homme. Hélas, il se frappe la poitrine et il essuie ses yeux baignés de larmes. Je l'entends soupirer, je crois. Mon âme est pleine d'accablement et de crainte.